

Il y a dix ans disparaissait Amy Winehouse, la chanteuse du siècle

C'était le 23 juillet 2011. La chanteuse londonienne « qui pouvait tout chanter » avait 27 ans.



Amy à Werchter en 2007. © AUDE VANLATHÈM.

THIERRY COLJON

Le choc à l'annonce de la mort prématurée d'Amy Winehouse fut terrible. Nous étions aux Francofolies de Spa quand la nouvelle est tombée. Ce fut un mélange de consternation, de peine et de rage face à une telle injustice. Et aussi un étonnement tout relatif. Cela faisait quelques années qu'on assistait à son autodestruction, entre drogues et cuites monumentales, au point qu'à certains de ses derniers concerts, elle tenait à peine debout. Tellement qu'à l'époque, on se demandait qui des deux « toxic twins » (Amy et son ami Pete Doherty qui finalement s'en sortira mieux) allait y passer en premier.

Inscrite dès l'âge de 12 ans dans l'école de chant et de danse Sylvia Young, elle s'en fait jeter un an plus tard.

Rage et injustice car immédiatement on se dit que sa mort nous prive de tant de disques, tant de musiques diverses qu'on ne peut aujourd'hui qu'imaginer et regretter : son disque de reggae, son disque de jazz, son disque de reprises de standards, son disque blues, son disque soul... Amy pouvait tout chanter de sa voix profonde de véritable chanteuse digne des plus grandes du XX^e siècle, de Billie Holiday à Dinah Washington, en passant par Ella Fitzgerald ou encore Sarah Vaughan et Nina Simone. Il suffit d'écouter son « Body And Soul » en duo avec Tony Bennett. Un moment de grâce comme on en entend trop rarement. Quelle perte que tous ces disques qu'on n'écouterait jamais. Il nous reste ses deux albums, *Frank and Back To Black* qui, en 2003 et 2006, ont surclassé la concurrence, y compris sa fausse rivale Adele, l'autre chanteuse soul à la puissance vocale tout aussi estimable. Comme si on revivait, un demi-siècle plus tard, la comparaison entre Billie, dont la vie infernale imprégnait chaque seconde de ses interprétations, et Ella au chant immaculé. Au lendemain de sa mort, Amy, à titre posthume, nous offrira encore les trésors en partie inédits de *Lioness: Hidden Treasures* avant qu'en 2012, Universal ne publie le coffret live *At The BBC*, réédité cette année mais sans ajouts.

Fragile et rebelle

Amy, c'était un peu la punkette de la classe musicale. Inscrite dès l'âge de 12 ans dans l'école de chant et de danse Sylvia Young, elle s'en fait jeter un an plus tard en raison d'un piercing et de son comportement turbulent et indiscipliné. Amy a grandi dans un milieu simple au nord de Londres. A 10 ans, elle fondait avec une amie son premier groupe de rap féminin, Sweet'n'Sour (aigre-doux) qu'elle-même qualifiait de « petites Salt'n'Peppas blanches et juives ».

Sa personnalité forte ne fera que s'affirmer au fil des ans. En 2002, le label

Island la signe mais ne la domptera jamais. Amy vit sa musique avec ses tripes. Ses textes parlent de ce qu'elle vit, de ses amours et de ses misères, elle qui a l'art de s'enticher de petits voyous qui ne font rien pour la stabiliser. Amy n'est pas le genre à entrer dans le rang : sa firme de disques n'ose même plus l'obliger à se plier aux interviews tellement celle-ci a pris l'habitude de remballer les journalistes « stupides », avec leurs questions « à la con ». La patience n'est pas son fort. Et puis elle estime à raison que les réponses à toute question la concernant se trouvent dans ses chansons. Les paparazzis, du coup, se mettent à la harceler. Entre bitures et traces de consommation de drogues, Amy se retrouve plus souvent à la rubrique faits divers. Ses moindres gestes titubants sont épiés. Elle essaie de s'en sortir avec l'aide de son père chauffeur de taxi, de son manager impuissant et de son producteur Mark Ronson avec qui elle commence ce troisième album que la planète entière attend. Sérieuse dans le travail, Amy se plie à une cure d'abstinence sous la surveillance de son père. Amy va mieux mais celui-ci à peine le dos tourné, elle rechute et son cœur lâche.

Amy nous manque car personne ne l'a remplacée, personne depuis nous a fait vibrer comme elle.

Les démons d'Amy

On ne verra plus Amy aperçue en 2007 à Werchter et le 30 octobre de cette année-là à l'AB. Elle a rejoint ce foutu Club des 27. Celle qui aimait et connaissait le jazz comme la soul sur le bout des doigts prévoyait de réaliser, en Jamaïque chez Chris Blackwell, un album de ska et de reggae... qui ne verra jamais le jour. Les démons d'Amy ont été plus forts. La petite fille dont on découvrirait l'intimité en 2018, au Musée juif de Bruxelles, à l'exposition montée par son frère Alex, s'en est allée avec son rimmel soulignant ses yeux de biche, ses tatouages de camionneuse, sa coiffure choucroute, sa moue goguenarde et surtout cette voix unique, gorgée de soul et de blues. Amy nous manque car personne ne l'a remplacée, personne depuis nous a fait vibrer comme elle. Ses chansons, heureusement, lui survivent et on les a souvent entendues ces dix dernières années. La comète musicale a laissé dans son sillage les plus beaux enregistrements qui soient. Il suffit d'écouter les chansons « Valerie » ou « Back To Black » pour que les larmes montent aux yeux. Ou encore cette version BBC du « I Heard It Through The Grapevine » de Marvin Gaye, en compagnie de Paul Weller et Jools Holland. « Love Is A Losing Game », chantait-elle. Amy aura trop aimé, trop vite, trop mal. Elle a tout donné avant de s'en aller et de nous laisser orphelins de la plus belle voix du XXI^e siècle.

ITTRE
VILLAGE du
THEATRE
et des ARTS

28 juillet > 1er août 2021

Infos et réservations :
www.ittretourisme.com

